

**Des esprits animaux aux esprits élémentaires :
physiologie et poétique chez Tiphaigne de La Roche.**

Guilhem ARMAND, (Université de la Réunion, EA 7387 DIRE)

Résumé : Tiphaigne de La Roche est un médecin et auteur du XVIII^e siècle, savant et habile compilateur ; son œuvre est placée sous le signe de la diversité générique : outre ses travaux proprement scientifiques, ses fictions ressortissent à plusieurs genres tels que le songe satirique, la fiction à vocation scientifique, le conte philosophique... la polyphonie observée dans ses ouvrages entre en résonance avec la diversité générique et la multiplication des thématiques abordées. Mais une constante demeure : la présence d'esprits au rôle des plus étonnants chez cet adversaire du systématisme philosophique et du matérialisme. Tantôt, il fonde telle théorie physiologique sur les esprits animaux (la théorie des sympathies ou la génération, par exemple), tantôt il joue sur une personnification de ces « êtres » devenant quasi-merveilleux. Et l'on dérive alors des esprits animaux vers les esprits élémentaires : cette filiation est celle qui autorise le glissement du discours scientifique ou philosophique vers l'invention et la fantaisie littéraires. S'agit-il d'une simple métaphore ou de l'expression d'une continuité ? Quand le médecin se fait fabuliste, les esprits sont le lien à la fois poétique et scientifique entre les domaines de l'imaginaire et de la connaissance, un lien peut-être plus épistémologique qu'on ne pourrait le croire : il s'agira ici de montrer comment ces éléments essentiels de l'œuvre de Tiphaigne de La Roche animent sa pensée et son écriture.

Mots clés : Tiphaigne de La Roche, Siècle des Lumières, Sciences, poétique, esprits animaux, esprits élémentaires, fantaisie.

Charles-François Tiphaigne de La Roche fait partie de ces auteurs prolifiques et passionnants du milieu du siècle des Lumières : peu connu de nos jours notamment parce qu'il est inclassable tant au niveau de ses idées que de sa poétique, il n'en demeure pas moins emblématique de son siècle et de ses hésitations. Il a suivi des études de médecine avant de devenir auteur. Passionné très tôt par les questions touchant à la génération, il s'intéresse notamment aux découvertes de Leeuwenhoek sur les animalcules spermatiques. Membre des académies de Caen et de Rouen¹, c'était un savant sérieux, auteur de différents travaux scientifiques, comme ses *Questions relatives à l'agriculture et à la nature des plantes* (1752). Mais ce véritable touche-à-tout s'est aussi intéressé à l'alchimie, et ses œuvres sont parsemées d'allusions à ce domaine, dont il est parfois

¹ Pour une information biographique plus complète sur Tiphaigne de la Roche, nous renvoyons à l'ouvrage de Jacques Marx, *Tiphaigne de la Roche, modèles de l'imaginaire au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Presses de l'Université libre de Bruxelles, 1980, pp. 11-25. Signalons qu'une édition savante de ses *Œuvres complètes*, sous la direction de J. Marx, à paraître aux Classiques Garnier, est actuellement en cours d'élaboration.

malaisé de déterminer si l'auteur y croyait ou non, d'autant qu'elles sont mêlées à des connaissances relevant de la science la plus moderne. Son œuvre est placée sous le signe de la diversité générique : outre ses travaux proprement scientifiques, ses fictions ressortissent à plusieurs genres tels que le songe satirique, la fiction à vocation scientifique, le conte philosophique, l'essai... la polyphonie observée dans ses ouvrages entre en résonance avec la diversité générique et la multiplication des thématiques abordées.

Mais une constante demeure chez cet adversaire du systématisme philosophique et du matérialisme : la présence d'esprits aux rôles des plus étonnants. Physiologiste, Tiphaigne mentionne régulièrement les « esprits animaux », vraisemblablement dans la continuité de Descartes, mais avec lequel il entretient un rapport ambigu qu'Yves Citton a déjà analysé (*Zazirocratie*, 339). Mais à cette posture scientifique s'ajoute un goût prononcé pour le merveilleux, notamment pour celui des esprits élémentaires qui deviennent un *leitmotiv* de ses œuvres à partir de la publication d'*Amilec* (1753) jusqu'à *L'Empire des Zaziris, ou la Zazirocratie* (1761), en passant par *Giphantie* (1760), et même d'une certaine manière par les *Bigarrures philosophiques* (1759) qui nous entraînent, au second volume, dans un voyage dans les limbes où le narrateur rencontre les esprits des grands philosophes et savants d'Europe.

Yves Citton a postulé une continuité entre ces deux formes d'esprits dans l'œuvre de Tiphaigne de la Roche² – voire avec les autres acceptions du mot esprit – autorisée justement par la polysémie du mot au XVIII^e siècle et en laquelle Voltaire voyait un atout : « Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de sens différents le mot d'esprit s'emploie ; ce n'est point un défaut de la langue, c'est au contraire un avantage d'avoir choisi ainsi des racines qui se ramifient en plusieurs branches³. » Il s'agira donc ici d'explorer un peu plus avant cette continuité dans l'œuvre de Tiphaigne de la Roche qui pose aussi plus largement le problème de l'articulation entre discours savant et fiction ou fantaisie littéraire.

1. De la crédibilité des esprits animaux chez Tiphaigne

Au tournant des années 1750, les esprits animaux demeurent récurrents dans les discours scientifiques et philosophiques mais, ainsi que l'a démontré Francesco Panese (« Les 'esprits animaux' », 15-30), cette théorie perd de son crédit chez les expérimentalistes et se trouve, dès le XVIII^{ème} siècle, en concurrence avec les hypothèses électriques. Or, le rapport de Tiphaigne à la

² Voir Yves Citton, « Spirits across the Channel. The Staging of Collective Mental Forces in Gabalistic Novels from Margaret Cavendish to Charles Tiphaigne de la Roche, » *Comparatio*. n° 1:2, p. 291-319, ainsi que, du même, « La science illuministe du merveilleux. Entre roman véritable et roman de magie », *Féeries* n° 6, (dir.), p. 21-46.

³ Voltaire, art. « Esprit », *Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert (1751), t. V, pp. 972-976.

science de son temps est assez ambigu : comme l'a signalé Jacques Marx⁴, ce savant recompose à sa façon un discours tributaire à la fois des théories l'antiquité, des sciences occultes et des récentes découvertes des sciences expérimentales.

En ce qui concerne les esprits animaux, il emploie bien l'expression dans le sens défini par Descartes dans *Les Passions de l'âme* (1649), art. X, comme « des corps très petits et qui se meuvent très vite » « produits dans le cerveau ». Selon Descartes, « à mesure qu'il en entre quelques-uns dans les cavités du cerveau, il en sort aussi quelques autres par les pores qui sont en sa substance, lesquels pores les conduisent dans les nerfs, et de là dans les muscles, au moyen de quoi ils meuvent le corps en toutes les diverses façons qu'il peut être mu. » (1952, 699).

Si dans *L'Amour dévoilé, ou le système des Sympathistes* (1749), et même dès sa thèse de médecine, soutenue en 1747, il reste tributaire du vitalisme du siècle passé quant à son usage de la théorie des sympathies bannie par les cartésiens⁵, il la mêle à la théorie des esprits animaux pour expliquer le fonctionnement du cerveau et le processus de la naissance des sentiments. Dans *Les Visions d'Ibraïm* – premier volume des *Bigarrures philosophiques* (1759) – il s'inscrit dans la lignée de Malebranche⁶, lorsqu'il explique les phénomènes de la veille et du sommeil. Le sommeil, selon Ibraïm-Tiphaigne, correspond à une cessation du mouvement qui affecte le « fluide subtil » des sentiments et pensées qui se trouvent dans notre cerveau ; mais dès le chapitre 5, Tiphaigne en vient à ce qui l'intéresse, le « demi-sommeil », où naissent les rêves et les songes. En cela, il suit à la fois Macrobe (qui explique que les « visions » se forment « [...] entre veille et repos profond, dans cette espèce, comme on dit, de première brume du sommeil »⁷) et Malebranche quand il en détaille le processus physiologique :

Quand le cours des esprits est arrêté dans toutes les parties du cerveau, le sommeil est aussi profond qu'il puisse l'être. S'il reste encore quelque canton où les esprits circulent, le sommeil est imparfait : on dort, mais on ne dort pas complètement ; on rêve. Les songes procèdent donc de ce que les esprits animaux, fixés partout ailleurs, coulent encore dans certaines traces (*Bigarrures*, t. I, 30-31).

Il reprend à son compte – ou à celui d'Ibraïm, plutôt – l'analyse malebranchiste de l'habitude :

⁴ « La culture générale de Tiphaigne est donc largement dépendante de l'Antiquité ; mais elle accueille aussi un important acquis expérimental venu des modernes, qui se superpose ou s'amalgame aux réminiscences du passé. » J. Marx, *Tiphaigne*, p. 34.

⁵ Sur cette oscillation entre vitalisme et influence cartésienne, on pourra se reporter avec profit à l'article de Philippe Vincent : « Sympathie(s) et fiction dans l'œuvre de Charles Tiphaigne », *TrOPICS* n°1, p. 91-103.

⁶ Nicolas Malebranche, *De la Recherche de la vérité*, p. 160. Voir André Charrak, « Liaison des idées et variété des esprits : de Malebranche à l'empirisme des Lumières », *Astérion*, déc. 2014. est difficile d'identifier clairement les sources de Tiphaigne de la Roche, mais on peut légitimement penser qu'il a lu aussi *Le Traité de la circulation des esprits animaux* de Noël-Philibert Jamet (Paris, chez la veuve de Louis Billaine, 1682). Mais les théories du songe et du sommeil présentées dans *Les Visions d'Ibraïm* prennent leurs sources aussi bien chez Aristote et Galien que chez Macrobe, Scipion Dupleix et Boerhaave.

⁷ « [...] quand le dormeur, qui se croit encore éveillé alors qu'il commence tout juste à sommeiller, rêve qu'il aperçoit, fondant sur lui ou errant çà et là, des silhouettes qui diffèrent des créatures naturelles par la taille ou par l'aspect ainsi que diverses choses confuses, plaisantes ou désordonnées ». Macrobe, *Commentaire au songe de Scipion*, I, 3, 6 ; *Bigarrures*, t. 1, p. 12.

Il n'est point de traces plus profondes que celles qui nous représentent les objets dont nous avons coutume de nous occuper ; il n'en est point vers lesquelles les esprits animaux aient une pente plus aisée, et qu'ils parcourent plus fréquemment. Elles doivent donc, ou nulle autre, échapper à l'affaissement universel qui survient au cerveau dans le temps du sommeil (*Bigarrures*, t. I, 54-55).

Mais ces analyses, pour recevables qu'elles soient au regard de la science de l'époque, servent un autre propos : l'auteur engage son lecteur dans un décryptage des rêves, vers ces visions nées du cerveau du dormeur, lorsque les « traces » laissées par les idées de la veille « s'efface[nt] » et ouvrent la voie à de nouvelles « combinaisons » pour les esprits animaux. La mécanique des rêves selon Tiphaigne relève d'une sorte de mécanique des fluides revisitée. Nos désirs et nos craintes creuseraient des traces ou des sillons qui perdurent dans le sommeil, et où vont s'engouffrer alors les esprits animaux. Plus les traces sont profondes, plus grande sera la circulation des esprits et donc plus puissantes les images du rêve. D'où cette proximité entre certains rêves et les délires ou les états de folie, explique-t-il. D'où, encore, les plaisirs supérieurs du rêve où tout est démultiplié, où nos vertus ou nos vices peuvent atteindre leur paroxysme. Et ces vertus et ces vices sont bien nôtres, ces plaisirs sont réels, il y a bien une continuité de la veille au sommeil, puisque « ce qu'on appelle être éveillé, n'est que dormir un peu moins ? » (*Bigarrures*, 25).

En guise d'apologues illustrant cette théorie, *Les Visions d'Ibraïm* incluent trois morceaux fictionnels dont les héros sont respectivement Noé, le Génie de la Vérité et Totis. Prolongements fictionnels des hypothèses scientifiques évoqués, ces épisodes jouent sur la fantaisie parodique tout en relevant d'une dynamique libertine de démythification des superstitions, d'explication des « fables des Anciens » (Fontenelle) au moyen des connaissances modernes. L'histoire de Noé commence au lendemain du déluge, sur une terre désolée par la crainte : les hommes n'ont « qu'une seule âme, mais une âme plongée dans la plus sombre mélancolie ». Pour rendre aux âmes leur variété et aux hommes le bonheur, Dieu accorde à Noé une baguette dont le pouvoir consiste à affermir les désirs exprimés dans les rêves. Après quelques coups de baguette, Noé s'endort, rêvant au bonheur futur de la race humaine. Mais à la mélancolie des hommes succèdent bientôt les désordres nés de leurs multiples et inconsidérées passions ; Noé meurt désespéré et ivrogne – car entre temps, la baguette devenue « arbrisseau » a produit du vin⁸. Cette fiction pessimiste se retrouve ensuite en quelque sorte corrigée, ou du moins contestée par celle de la grotte de Totis exhalant les âmes de « mille et un » sages devenus, après la « déperdition » presque totale de leur corps de simples « parcelles ». « Emportées au hasard » elles se joignent à des « germes humains prêts à éclore » et les « animent ». Voilà l'origine de ces « anciennes idées » que nous nous surprenons d'avoir et que Pythagore a cru expliquer par la métempsychose, Platon par l'anamnèse. Mais s'ils étaient parfois « inspirés », les sages se sont plus souvent « occupés de

⁸ Version mythique du projet exposé par Tiphaigne dans un mémoire académique développé, la même année que *Les Bigarrures*, dans les *Questions relatives à l'agriculture*, et qui sera reprise, sur un autre mode fictionnel, six ans plus tard dans *L'Histoire des Galligènes*.

leurs songes » et il ne faut donc pas attendre beaucoup de vérité de ces idées volatiles. Quant à savoir si la « vérité » est désirable, le petit conte d’Ima, au chapitre XI, dit clairement qu’il n’en est rien ; car l’oracle, dans cette histoire, fait plus de mal aux Babyloniens en leur disant la vérité que les charlatans qui flattent leurs illusions. Il ne faut donc cesser de rêver – et savoir qu’on rêve est la suprême sagesse.

2. Esprits et merveilles

Le plaisir du rêve et de l’imagination est en effet au cœur de l’ensemble de l’œuvre de Tiphaigne et sert une critique à la fois du matérialisme et du rationalisme : « quand nous rêvons, nous imaginons mille choses qui ne ressemblent à rien, nous faisons des systèmes universels, nous entreprenons de tout expliquer ; et, plutôt que de rester court, nous donnons de l’intelligence à la poussière, et du raisonnement aux atomes » (*Bigarrures*, t. I, 5). La critique du matérialisme s’énonce ainsi dans une forme à valeur métatextuelle, portée par un principe poétique : l’association fantaisiste des idées. En effet, si l’on considère que « presque tout le monde dort continuellement, ce qu’on appelle être éveillé, n’est que dormir un peu moins. Deux espèces de gens veillent, peut-être, réellement, les hommes de génie, et les fous » (*Bigarrures*, t. I, 25). Autrement dit, rien ne distingue la philosophie de la fantaisie, la science de la fiction, toutes deux sont des rêveries. Et la structure même des *Bigarrures philosophiques* tend à confondre les deux domaines, du moins à en brouiller les frontières : le premier tome comprend *Les Visions d’Ibraïm*, pseudo-traité scientifico-philosophique traduit de l’arabe, puis la première partie d’un *Essai sur la nature de l’âme*, qui opère un commentaire assez précis de l’*Essai sur l’entendement humain* de Locke ; le second tome s’ouvre sur le *Voyage aux limbes*, et à la fin de ce récit d’inspiration cyranienne, reprend l’*Essai sur la nature de l’âme*. L’organisation matérielle de l’ouvrage est donc celle d’une déconstruction qui fait écho à l’esprit antisystémique de l’auteur, *leitmotiv* de ses fictions. Dès *L’Amour dévoilé*, il fondait son système des sympathies sur le constat « qu’il n’est guères de Système, qu’on puisse appuyer aujourd’hui sur d’autre fondement que sur les ruines de quelque autre système » (*Amour dévoilé*, vii). Et la préface des *Bigarrures philosophiques* pourrait convenir à l’ensemble de sa production, lorsqu’il décrit son texte comme un mélange de « sérieux et de badinage, de fables et de vérités [afin d’]égayer ces hommes flegmatiques, qui voudraient toujours penser, faire penser de temps en temps ces esprits frivoles, qui voudraient toujours s’égayer » (*Bigarrures*, vi). L’esprit élémentaire, idée issue de la science cabalistique et personnage de contes merveilleux (voire fantastiques), est à l’image de cette ambiguïté fascinante. Dans *Giphantie*, fantaisie satirique publiée en 1760, Tiphaigne met en scène des esprits élémentaires agissant sur l’*esprit* humain, voire sur la nature et l’évolution des connaissances à son

sujet⁹. En 1761, *L'Empire des Zaziris sur les humains ou la Zazirocratie* propose une fiction fondée sur des esprits élémentaires invisibles dont l'action consiste aussi à faire agir les hommes :

Avant l'An un, qui commença la généalogie des temps, le Souverain Être créa, depuis lui jusqu'à l'insecte, des multitudes innombrables d'Esprits, aussi diversifiés que nos visages. Il voulut qu'il y eût, de classe en classe, des Génies qui dominassent les uns sur les autres ; et ceux qui vivent unis à la nature des Eléments, se servissent de nous pour leur plaisir et leur utilité, comme nous nous servons des animaux. Ainsi l'homme se joue du singe, et les Zaziris s'amuse de l'homme. (1-2)

Et la fiction plaisante ainsi posée se donne à lire comme un système qui s'inscrit d'emblée dans la satire scientifico-philosophique chère à l'auteur :

Ce Système, tout ridicule qu'il paraît au premier abord, satisfait à toutes les difficultés ; & d'ailleurs si l'on passe à Descartes sa matière subtile, à Newton son attraction, à Leibnitz [sic] ses monades, il me semble qu'on pourra bien me permettre une hypothèse, avec laquelle j'explique tous les hasards, toutes les contradictions de la vie, & je fais rouler, de la meilleure grâce du monde, la terre & les cieux (2-3).

Ce système, qui explique tous les aspects de la physique par l'intervention des génies, n'a, dit-il avec une légèreté provocatrice, « ni l'inconvénient du Fatalisme, ni le danger du Matérialisme ». La fantaisie littéraire lui permet en quelque sorte de se situer au-delà des polémiques savantes, tout en proposant un autre savoir, du moins qui vaut bien les autres, puisqu'il s'agit aussi d'une « hypothèse ». La stratégie du « pourquoi non ? » de Cyrano et Fontenelle¹⁰ se trouve poussée, chez Tiphaigne, à son comble, dans un véritable détournement des fondements de la science expérimentale. S'il se montre passionné par les grandes questions qu'elle pose, Tiphaigne semble toutefois pessimiste quant à sa capacité de répondre. Mais ce pessimisme scientifique, qui s'explique chez lui aussi sur le plan anthropologique, aboutit au contraire à une forme d'optimisme du regard qu'il pose sur la nature. Car tout est question de regard et de vision dans cette œuvre qui traite des esprits animaux et met en scène les esprits élémentaires. Mais les scientifiques humains ont une vue limitée, ils ne peuvent que « deviner » les esprits animaux, répète Tiphaigne, et ce n'est pas faute d'instruments comme le souligne la description des « plaines de la physique » dans le *Voyage aux Limbes* :

On y voit beaucoup de choses, mais on les voit mal, quoiqu'on ne manque ni de lunettes ni de microscopes. Les objets qui intéressent le plus la curiosité sont ou trop petits, ou trop grands, les yeux s'y perdent. Ce qu'on croit apercevoir, on ne fait souvent que se le figurer : de là vient que vis-à-vis du même objet, l'un voit une chose, l'autre une autre, & souvent aucun ne voit ce qui en est. (*Bigarrures*, t. II, 33-34)

Alors que les Génies ou esprits élémentaires, eux, sont capables de tout percevoir, fût-ce au moyen d'artefacts mi-scientifiques, mi-merveilleux comme ceux qui, dans *Giphantie*, permettent de

⁹ « Un naturaliste s'étonne quelquefois de trouver des corps naturels, qu'aucun autre savant, avant lui n'avait remarqués : c'est que nous en avons pourvu la terre depuis peu, et c'est ce qu'il n'a garde de soupçonner.

Telle espèce de plante subsiste encore, mais languit depuis plusieurs siècles, perd ses qualités et trompe le médecin, qui tous les jours manque son objet. On accuse l'art ; on ne sait pas que c'est la faute de la nature. » Tiphaigne de La Roche, *Giphantie* (1990), p. 1025.

¹⁰ Sur ce point, voir notamment : G. Armand, *Les Fictions à vocation scientifique de Cyrano à Diderot*, p. 220-239 et p. 248-295.

savoir ce qui se passe sur n'importe quel endroit de la terre, en pointant une simple baguette sur un point du globe. Le fonctionnement de cet artefact n'est pas sans rappeler celui de la circulation des esprits animaux dans les sillons ou les traces du cerveau :

De petites canaux imperceptibles [...] viennent, de chaque point de la superficie de la terre, aboutir à ce globe. Son intérieur est organisé de manière que l'émotion de l'air qui se propage par les tuyaux imperceptibles et s'affaiblit à la longue reprend de l'énergie à l'entrée du globe et redevient sensible. (*Giphantie*, 1030)

Plus qu'une « intuition anticipatrice [...] de la caméra de télévision » (Marx, 65), il s'agit d'un prolongement métonymique de la circulation des esprits animaux dans le corps humain à celui du monde – grand animal – que seuls les esprits élémentaires peuvent opérer : ils deviennent le lien invisible de la grande chaîne des êtres, à l'instar des esprits animaux qui relie le corps à l'âme.

Dans *Amilec* (1754), le narrateur s'endort et rencontre en rêve les génies qui s'occupent de la génération¹¹. C'est l'occasion pour Tiphaigne de jouer à concilier les différentes théories (ovisme, emboîtement, dissémination, épigénèse), mais à la fin de ce conte, il apparaît que la génération n'a guère besoin du secours des génies que pour recueillir les germes humains disséminés, ce qui est au fondement de la dimension satirique de la fable. La fiction des génies semble donc inutile sinon pour constituer ce qui permet à la nouvelle théorie de se faire jour, à la pensée de s'élaborer poétiquement, selon un processus d'engendrement successifs issus d'hybridations fécondes. L'esprit élémentaire est l'incarnation de cette « toile médullaire » qu'est l'imagination, dans cette œuvre dont toute la poétique s'organise autour d'une métaphore du germe.

3. Une matière subtile : allégorie et spiritualité

Il y a donc bien une certaine parentalité entre les esprits animaux et les esprits élémentaires chez Tiphaigne : tous deux font agir l'homme. Rappelant la fausse étymologie de « zaziri » en chinois, censé signifier « agent », Yves Citton explique leur lien ainsi :

We now understand more precisely in which manner the immaterial spirits can be called “agents”: theirs is an agency of communication. Just like the “animal spirits” within the human body are defined by Voltaire, in the *Encyclopaedia*, as “what has never been seen and what gives movement and life” to the animated body, similarly the elementary spirits represent the influencing factors which communicate movements within human societies. (“Spirits across the Channel”, 316)

Cette continuité est en effet un des liens qui unissent les éléments divers mais contigus qui composent les *Bigarrures philosophiques*. La réfutation du matérialisme menée dans l'*Essai sur la nature de l'âme* peut ainsi valoir pour l'ensemble des acceptions du mot « esprit » :

¹¹ Tiphaigne – du moins son Génie – semble même suivre la même progression d'idées dans son œuvre, d'une explication à une autre, que Maupertuis durant la décennie 1740. C'est un peu comme si la progression argumentative d'*Amilec* reproduisait l'évolution des idées sur la génération au cours des dix années précédentes, en tâchant d'engommer les contradictions. Sur ce point, voir : G. Armand, « Tiphaigne ou la vocation fantaisiste de la science, » p. 193-209 ; et R. Le Menthéour, « De la moisson humaine : botanique et perfectibilité dans les Lumières médicales », *TrOPICS* n°1, p. 79-89.

Il ne faut pas chercher à comprendre comment un corps peut agir sur un esprit, ni celui-ci sur l'autre. Il faut examiner si un corps peut penser ; car s'il ne le peut pas, il faudra admettre l'union des corps et des esprits et une action mutuelle des uns sur les autres, quoiqu'on ne puisse comprendre ni cette union ni cette action réciproque. (*Bigarrures*, t. II, 259)

Et la conclusion est sans appel :

Vous auriez tort, avons-nous dit de notre côté, de nier l'existence des purs esprits et leur union à des corps, sous prétexte que vous ne pouvez vous figurer ni ces esprits, ni cette union. Je ne comprends pas cela, donc Dieu ne le peut faire : qui osera raisonner ainsi ? (*Bigarrures*, t. II, 288)

Dès *L'Amour dévoilé*, voire dès sa thèse de médecine, Tiphaigne manifestait comme une intuition de cette nouvelle et invisible chaîne des êtres qui relie les esprits animaux aux esprits élémentaires :

Tiphaigne utilise les unissons pour expliquer le fonctionnement du système nerveux et pour cela, il utilise la métaphore des instruments à corde. [...] Si la métaphore est filée jusqu'à ses dernières conséquences, la vision du système nerveux développée par Tiphaigne porterait en elle-même la nécessité de l'existence de l'âme. (Vincent, 96)

L'image musicale – qui est, rappelons-le, topique des représentations du corps au siècle des Lumières¹² – explique aussi bien le phénomène de sympathie à travers les airs que celui du système nerveux et donc la transmission par les esprits animaux des mouvements ou des affects à la *fibra patiens* (l'équivalent chez Tiphaigne de la glande pinéale de Descartes), sorte d'interface du cerveau avec l'âme. Ainsi, la démonstration de l'immatérialité de l'âme, chère à Tiphaigne, rejoint sa conception spiritualiste de l'univers et assure l'unité de sa vision de la nature. Une unité pas immédiatement perceptible, comme celle des *Bigarrures*, œuvre faite de ruptures étranges de construction, d'imbrications génériques qui créent une unité paradoxale : les plans ne se superposent pas, ils s'intriquent. De là, la cohérence à la fois épistémologique et poétique du système tiphaignien : les esprits animaux expliquent le phénomène du songe tandis que le songe – ou la vision – nous fait *voir* les esprits élémentaires et, ainsi, se retrouve à l'origine de l'explication savante. Cette apparente aporie se résout dans la liberté qu'elle autorise : loin de se clore sur lui-même, le « système » est celui d'une germination perpétuelle de l'imaginaire.

Les esprits élémentaires relèvent bien d'une littérature du divertissement et, chez Tiphaigne, ils sont bien souvent au service de la satire. Mais pas seulement. A la dimension fabuleuse des esprits

¹² Elle est présente aussi bien dans les ouvrages scientifiques que dans les œuvres de fiction et connaît de nombreuses variations et adaptations : du clavecin oculaire du Père Castel à l'harmonie (musicale) des saveurs du père Poncelet (*Dissertation préliminaire sur la salubrité des liqueurs, et l'harmonie des saveurs*, 1755), en passant par la théorie des cordes vibrantes « résolue » par D'Alembert en 1747 (sur le plan mathématique uniquement, cette théorie des harmonies ne tenant pas compte, encore, des ondes), et jusqu'aux métaphores qui structurent le *Rêve de D'Alembert* de Diderot. Voir par exemple : Béatrice Didier, *La Musique des Lumières* ; Jacques Chouillet, « Le clavecin-philosophe », *Diderot poète de l'énergie*, p. 245-278 ; Caroline Jacot-Grapa, *Dans le Vif du sujet. Diderot, corps et âme*, p. 267-290.

élémentaires, issus de toute une tradition littéraire dans la lignée du *Comte de Gabalis* de Montfaucon de Villars, répond en quelque sorte l'incertitude épistémique des esprits animaux. Ceux-ci, avions-nous précisé, connaissent une remise en question par la science expérimentale de la première moitié du XVIII^e siècle. François Pourfour du Petit, en France, et, en Angleterre, Alexandre Stuart avaient en effet déjà conclu de leurs expériences que « leur ontologie est expérimentalement indécidable »¹³. Robert James, dans son *Dictionnaire universel de chirurgie* (traduit en 1748) explique aussi que les esprits animaux ont été « imaginés » pour pallier nos insuffisances¹⁴. Et c'est étrangement cette confluence de la fragilité scientifique du concept d'esprits animaux, d'une part, et du doute fantastique – ou, à tout le moins, du pacte de fiction – attaché aux esprits élémentaires, d'autre part, qui entraîne chez l'auteur sa conviction philosophique. Celle-ci se nourrit des ambiguïtés cognitives (au sens de Marian Hobson¹⁵). Loin de susciter un quelconque vertige pascalien, cet incertain constitue une ouverture vers l'imagination et la merveille qu'il convient sans doute de ne pas vouloir rationaliser pour pouvoir la voir : « le propre du savoir n'est ni de voir ni de démontrer, mais d'interpréter » dit Michel Foucault (*Les Mots et les choses*, 55). Si l'erreur peut être scientifique, la vérité doit être poétique¹⁶. « Jamais on n'imagina moins » (*Giphantie*, 1025), s'indigne régulièrement Tiphaigne. Et l'imagination, avons-nous vu, est cette toile médullaire où naissent les vérités, cet interface entre le monde matériel et l'âme. Domaine mystérieux qui devient un sas vers d'autres mystères plus grands encore, où les esprits animaux vont fertiliser la capacité de voir les esprits élémentaires. La poétique de Tiphaigne se nourrit des ambiguïtés cognitives de la science moderne aussi bien que des fantaisies de la littérature pour fonder une *vision* du monde qui intègre l'invisible. Il ne s'agit plus seulement de prolonger la vue, comme chez Cyrano ou Fontenelle, mais bien de voir *autrement*, selon une conception spiritualiste, où l'allégorie acquiert une valeur, voire un pouvoir épistémique.

¹³ Cité par Francesco Panese, art. cit., p. 17.

¹⁴ *Dictionnaire universel de médecine, de chirurgie, de chimie, etc.*, de Robert James, traduit par Diderot, Eidous et Toussaint (revue et corrigé par Julien Busson, Docteur-Régent de la faculté de médecine de Paris – ce qui tend à prouver que c'est la position officielle): « On a imaginé l'existence des *esprits* animaux, principalement pour rendre raison des maladies nerveuses, comme les obstructions des nerfs, ou l'incapacité où ils font agir en certaines circonstances. Si donc on pouvait rendre raison de ces maladies, d'une manière plus conforme à l'analogie de la nature, sans le secours de cette hypothèse, qu'avec ce secours, la dispute alors serait terminée. [...]. De tout ceci on peut, je crois, conclure que la notion des *esprits* animaux est de même trempe que les formes substantielles d'Aristote, et le système célèbre de Ptolémée. [...] Dans tous les ouvrages de Dieu, il y a un *nec plus ultra*. Il en est peut-être des systèmes matériels des choses inanimées, comme il en est certainement du règne animal, où l'Auteur de la Nature, pour distinguer ce système d'un mécanisme fini, opère toujours par des ressorts et des organes infinis en nombre, ou tout au moins infinis dans un sens relatif, et par rapport aux bornes de notre capacité. » (t. 5, p. 1637-1638).

¹⁵ Marian Hobson, *L'art et son objet – Diderot, la théorie de l'illusion et les arts en France au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2007. Par cette notion épistémologique d'« ambiguïtés cognitives », il faut entendre ces zones du savoir où le merveilleux et le scientifique s'intriquent d'une façon si ambivalente qu'il n'est pas nécessaire de choisir entre les deux, la connaissance venant de ce qui relèverait épistémologiquement d'une contradiction.

¹⁶ Ce qu'Yves Citton résume dans une belle formule : « Vers une poétique de l'*aletheia* (au-delà de l'*adequatio* scientifique) » (*in* « La Science illuministe »)

Aussi y a-t-il certainement plus qu'une simple provocation à visée satirique dans l'affirmation de ce « rêveur impénitent dans le domaine scientifique » (pour reprendre l'expression de R. Trousson) :

Aujourd'hui je me tranquillise, je dors, je rêve et je deviens savant.

Que ne l'ai-je su plutôt, que pour faire des Systèmes et des Découvertes, il ne s'agissait que de rêver philosophiquement ! [...] et je ne doute nullement que je n'eusse déjà fait mon petit Monde, comme Epicure, Descartes et quelques autres, ont fait chacun le leur.¹⁷

Dans cet écosystème poético-scientifique, les esprits *animent* – dans tous les sens des termes – l'écriture et la pensée de Tiphaigne de telle sorte que l'articulation entre sa poétique et sa conception spiritualiste en devienne *élémentaire*.

Références bibliographique :

- Armand G. « Tiphaigne ou la vocation fantaisiste de la science », Y. Citton, M. Dubacq, Ph. Vincent (dir.), *Imagination scientifique et littérature merveilleuse. Charles Tiphaigne de La Roche*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, « Mirabilia », 2014, p. 193-209.
- Armand G. *Les Fictions à vocation scientifique de Cyrano à Diderot*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, « Mirabilia », 2013.
- Charrak A. « Liaison des idées et variété des esprits : de Malebranche à l'empirisme des Lumières », *Astérion*, déc. 2014. En ligne : [<http://asterion.revues.org/2511>] (Consulté le 9 mars 2018).
- Chouillet J. *Diderot poète de l'énergie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.
- Citton Y. « La science illuministe du merveilleux. Entre roman véritable et roman de magie », *Féeries* n° 6, 2009, *Le conte, les savoirs*, A. Gaillard (dir.), p. 21-46.
- Citton Y. « Spirits accross the Channel. The Staging of Collective Mental Forces in Gabalistic Novels from Margaret Cavendish to Charles Tiphaigne de la Roche, » *Comparatio. Zeitschrift für Vergleichende Literaturwissenschaft*, n° 1:2 (2009), Heidelberg Universitätsverlag, p. 291-319.
- Citton Y. *Zazirocratie. Très curieuse Introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011.
- Descartes R., *Les Passions de l'âme* [1649], éd. André Bridoux, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952.
- Didier B. *La Musique des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.
- Foucault M. *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, « Tel », 1966.
- Hobson M. *L'art et son objet - Diderot, la théorie de l'illusion et les arts en France au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2007.
- Jacquot-Grapa C. *Dans le Vif du sujet. Diderot corps et âme*, Paris, Classique Garnier, « L'Europe des Lumières », 2009.
- James R. *Dictionnaire universel de médecine, de chirurgie, de chimie, etc.*, traduit par Diderot, Eidous et Toussaint, Paris, Briasson, 1748, vol. 5.

¹⁷ *Amilec*, p. 8. Ce passage peut évoquer la peinture que fera Tiphaigne du savant (celui qui trouve, et non celui qui échoue) en rêveur, dans *Giphantie*, *op. cit.*, p. 1070-1071.

- Jamet N.-P. *Le Traité de la circulation des esprits animaux*, Paris, chez la veuve de Louis Billaine, 1682.
- Le Menthéour R. « De la moisson humaine : botanique et perfectibilité dans les Lumières médicales », *TrOPICS* n°1, p. 79-89. En ligne : [<http://tropics.univ-reunion.fr/accueil/numero-1/rudy-le-mentheour/>] (Consulté le 9 mars 2018)
- Malebranche N. *De la Recherche de la vérité où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme, de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les sciences*, Amsterdam, Chez Henri Desbordes, 1688.
- Marx J. *Tiphaigne de la Roche, modèles de l'imaginaire au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Presses de l'Université libre de Bruxelles, 1980.
- Panese, F. « Les “esprits animaux” au défi de l'expérience. Enquête sur un objet de connaissance en voie de disparition au 18^e siècle », in Laboulais, I., Guédron, M. (dir.), *Écrire les sciences*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, Collection Etudes sur le XVIII^{ème} siècle, 2015, p. 15-30.
- Tiphaigne de La Roche, *An a materia perspirationis Sympathiae & Antipathiae ratio repetenda*, Caen, Jean-Claude Pyron, 1747.
- Tiphaigne de La Roche, *Amilec, ou la graine d'hommes. Nouvelle édition avec des remarques amusantes*, A Somniopolis, Chez Morphée, 1754.
- Tiphaigne de la Roche, *Bigarrures philosophiques*, Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1759.
- Tiphaigne de La Roche, *Giphantie* (1760), in Fr. Lacassin (dir.), *Voyages aux pays de nulle part*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990.
- Tiphaigne de La Roche, *L'Amour dévoilé, ou le système des Sympathistes, où l'on explique l'origine de l'amour, des inclinations, des sympathies, des aversions, des antipathies, &c.*, s.l., 1749.
- Tiphaigne de La Roche, *L'Empire des Zaziris sur les humains, ou la Zazirocratie*, A Pékin, Chez Dsmgtlfpqxz, 1761.
- Vincent P. « Sympathie(s) et fiction dans l'œuvre de Charles Tiphaigne », *TrOPICS* n°1, *Fictions et Sciences*, G. Armand (dir.), 2013, p. 91-103. En ligne : [<http://tropics.univ-reunion.fr/accueil/numero-1/philippe-vincent/>] (Consulté le 8 novembre 2018)

